

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 19 (1881)
Heft: 41

Artikel: Fantaisies parisiennes
Autor: Bohren, Léon
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-186565>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

ger des alfatiers espagnols, ou à un *mercante tunisien* de se faire assassiner, vite on l'embarque et on l'envoie faire connaissance avec les fièvres africaines, le scorbut, le choléra, la dissenterie et une foule d'autres maladies de même nature.

» Va, mon fils, cours au devant du trépas, tu as commis le crime d'être beau, tu mérites qu'on t'expose aux plus cruelles vicissitudes. Numérote soigneusement tes os pour t'y reconnaître au retour, car, entre nous, tu as grande chance de ne point rentrer au complet.

» Pendant ce temps l'Etat protège le malingreux, le dorlotte et le soigne. Il le dispense des fatigues du service et des corvées pénibles. Tandis que l'autre trime, va, vient, court, se fait estropier pour la patrie et n'amasse guère de mousse le long du chemin, notre mal tourné fait sa pelote et graisse ses tartines.

» Le beau garçon rentre à 25 ans dans ses foyers (quand il y rentre), croyant trouver sa promise fidèle et ses patrons bien disposés pour lui, et il trouve simplement sa place prise. Les contrefaits, pendant ce temps, ont accaparé les jeunes filles et les bons emplois. Ils ont fait souche de bancroches, de borgnes, de goûtreux, et orné notre patrie d'une légion de petits bossus qui, comme eux, seront inutiles au pays.

» Mais là n'est pas encore le plus extravagant de cette révoltante injustice. Pendant ces cinq ans de service, beau et brave garçon, la patrie, qui te prend ta force, ton temps, ton sang et ta vie, te donne-t-elle quelques droits en échange? — Non pas! — Elle t'enlève tout, jusqu'à tes droits de citoyen. Le peuple s'assemble dans ses commices. Il va décider de la grandeur du pays, voter la paix ou bien la guerre. — Toi, mon beau gars, écoute, considère et tais-toi; attends patiemment le verdict qui va peut-être te coûter un membre, ou qui pis, t'envoyer réfléchir sous terre, mais garde-toi de laisser paraître ton sentiment.

» Or pendant que tu es condamné au silence, que fait le mal bâti qu'on a déclaré impropre à servir la France? Ce mal tourné, vote avec les autres citoyens. — Toi, mon brave camarade, toi qui souffres pour ton pays, tu n'as pas voix au chapitre; mais lui qui n'a rien à craindre peut décider de ta fortune et de ta santé. Si bien que s'il plaisait à tous ces nabots de s'entendre, ils pourraient, sans risquer leur peau, débarrasser la circulation de tous les gens bien bâtis, qui font ombrage à leurs dos contrefaits. Est-ce juste? je le demande. »

Un voleur de choux.

Un riche paysan des environs de Lausanne nommé Blanchard, possède un grand jardin potager à quelque distance de son habitation. On y remarque entre autre un carré de choux superbes. — Il y a une quinzaine de jours, Blanchard constata la disparition d'un certain nombre des plus belles têtes, et ses soupçons se portèrent immé-

dialement sur son voisin Toinon, un pauvre diable, père d'une nombreuse famille. En rentrant chez lui, il se dit: « Attends, mon ami Toinon, je vais te faire une bonne farce! » Et sachant fort bien que celui-ci ne se bornerait pas à ce larcin, il alla, à diverses fois et à la faveur de la nuit, se cacher derrière la haie de son jardin.

Un soir, vers les 10 heures, il vit arriver Toinon qui, après avoir regardé à droite et à gauche, coupa deux ou trois des plus beaux choux qu'il fourra vivement dans son sac. Au même instant, Blanchard franchit la haie en criant: « Je t'attrape, cette fois! » Tu vas me suivre à la maison et nous verrons ce que nous aurons à faire!

Le pauvre Toinon tremblant de tous ses membres laissa tomber ses choux à terre. Blanchard les lui fit ramasser, le saisit au collet et l'emmena d'un bras vigoureux. Lorsqu'ils furent arrivés chez lui, il le fit asseoir dans un coin, avec les choux sur ses genoux. Puis il ouvrit un buffet d'où il tira un long couteau de boucherie, qu'il se mit à aiguiser avec le plus grand sang-froid.

Toinon, pâle comme un linge et comprenant toute la gravité de la situation, attendait ses derniers instants. Une sueur froide inondait son front.

Blanchard le laissa en proie à cette suprême angoisse pendant dix minutes. Et quand il eut fini d'aiguiser son couteau, il s'avança gravement vers la cheminée, y coupa un gros morceau de lard qu'il mit dans le sac de Toinon en disant: « Mon cher, pour que les choux soient bons, il faut du lard pour les cuire. Tiens, emporte moi cela, régale ton monde, et garde-toi d'y revenir!

Fantaisies Parisiennes.

Monsieur Cornouillet, Madame Cornouillet et Toto, leur illustre rejeton, avaient été au théâtre où ils avaient vu jouer un drame horrible: Un prince assassin qui réussit à faire condamner comme coupable un pauvre jeune homme innocent, par le seul fait que ce dernier avait été vu près de l'endroit où se trouvait la victime. Cornouillet en était tout « chose »; ce premier acte lui revenait toujours dans la tête; il en avait froid dans le dos.

Malgré lui, quand on fut rentré, ses regards inquiets fouillaient les coins obscurs. Est-ce qu'on savait?... Il y avait si peu de jours qu'il demeurait dans cette maison.

« Je ne veux plus aller au théâtre, dit-il le lendemain en se faisant la barbe, ça rend triste! »

— Es-tu simple, répondit Adélaïde, sa femme; tout ça, c'est des inventions!

Et Cornouillet, en se rendant à son bureau, se disait: « Possible; n'empêche pas que ce pauvre jeune homme ne pouvait rien prouver! »

Le soir, il rentra comme d'habitude; il ouvrit la porte: personne. Mme Cornouillet était allée reconduire le jeune Toto à sa pension. Cornouillet était inquiet malgré lui. Toujours il pensait à ce satané drame. Il eut l'idée de sortir; mais il se sentit pris de honte. C'était stupide; il allait se le prouver à lui-même. La lampe à la main, il en aurait le cœur net.

Dans son enquête, il ouvrit une grande et sombre armoire, dont la porte craqua. Tout à coup il faillit lâcher sa lumière. Là bas, en haut, dans le coin; il avait bien vu... Une tête, un crâne... avec deux trous à la place des yeux... Et il tremblait en avançant la main. Il aimait mieux prendre une chaise et monter pour voir de loin... A côté du crâne (car c'en était un), Cornouillet reconnut un assemblage d'os grêles qui représentaient un pied humain. Ce crâne n'était pas venu à cloche-

pied. D'ailleurs, tous les intermédiaires entre ces deux extrémités étaient absents.

Sur un des os du pied, une petite étiquette bleue portait le n° 7. Sept !... Le numéro de la maison ! Cornouillet se dit qu'un suicide n'était pas probable. Comment se serait-il transporté là haut ? Et puis, quelque rangé que fut un homme, il était difficile de lui attribuer ce numérotage de ses articulations.

Il était donc près d'un crime ? Mais, oui, comme ce jeune homme du drame... Si on allait croire que lui aussi, lui Cornouillet .. Il n'y avait pas de suicide : il y avait donc crime. Si on l'accusait, car enfin comment pourrait-il expliquer ?

Si ce n'était que cela ; mais le juge aurait des présomptions. Il savait bien découper, c'est lui qui, chez les Ratinois, découpaient le poulet : mais on ne condamne pas un homme pour cela. Cependant, le jeune homme du drame....

On sonna. Il ferma vivement l'armoire maudite... C'était sa femme... On parla d'autre chose. Le temps passa. Il aurait bien voulu n'avoir l'air de rien, mais il maigrissait à vue d'œil. A partir de ce moment, l'existence de Cornouillet fut empoisonnée. L'obsession du drame continuait de plus belle. Toutes ses pensées avaient un fil qui se rattachait à la maudite armoire. Dehors, il se la sentait dans le dos.

Une nuit, il rêva qu'il entendait des marchands de journaux crier : « Demandez l'affaire Cornouillet ! Un crâne dans une armoire ! Horribles détails ! »

Ce n'était plus tenable

— Bah ! se dit-il, je vais descendre chez le concierge et lui expliquer la chose. C'était risible après tout. Mais en disant cela, il sentait le rouge lui monter au visage. S'il allait rougir devant ce portier ? Quest-ce que l'autre penserait ? Cette maudite idée qu'il pourrait rougir suffirait à lui chauffer les joues. C'était bête d'être comme ça ; il attendrait.

Il attendit. Et le terrible drame, et le prince assassin, et ce pauvre jeune homme pris comme coupable, tout cela dansait follement dans sa tête.

Il n'en avait rien dit. Il résolut de tout raconter à sa femme. Il lui dirait la chose au déjeuner. Justement Toto sortait ce jour-là. Et puis, la belle affaire, il se faisait des monstres d'une niaiserie.

Toto arriva, sauta au cou de Cornouillet pour lui souhaiter sa fête — c'était la St-Pancrace — et se mit en devoir de lui réciter une fable que Ratinois lui avait apprise. Ce farceur de Ratinois, quelle fable il avait choisie : *Les femmes et le secret*. A un enfant ! Cornouillet embrassa Toto, mais il avait le cœur serré. C'était bête de la part de Ratinois. Toujours farceur ! mais enfin, quel curieux hasard ! C'est un secret qu'il allait justement confier à sa femme. Il y avait là une coïncidence curieuse. Etais ce un avis mystérieux ?... Si sa femme allait raconter ça partout, on se dirait : « Tiens, pourquoi M. Cornouillet n'en avait-il rien dit ? » On avait déjà remarqué qu'il était préoccupé. A son bureau on lui en avait fait l'observation.

Quelle malheureuse idée de ne pas s'en ouvrir crânement. Et ce mot *crânement* lui faisait peur. Crânement, crâne ! et le pied qui était avec ? que faisait-il ce pied ?

Il aurait bien voulu n'avoir l'air de rien, mais ça devait se remarquer. Chaque fois qu'il passait devant le Palais de justice — deux fois par jour — il se disait : « C'est pourtant là. » Quand un gardien de la paix le regardait, il piquait un de ces soleils ! Plus il réagissait, plus il rougissait.

Un jour il eut une sueur parce que sa femme Adélaïde lui avait dit : « Qu'est-ce que tu as donc, tu es tout chose ?

Et que faire de cette tête ? de ce pied ? Il y avait encore ce pied, ce terrible pied. Ça ne pouvait pas durer ; il aimait mieux être guillotiné une bonne fois que harcelé, déchiqueté, asticoté par ces angoisses. Un jour de grande résolution (il avait mis une chemise blanche) Cornouillet trama un projet libérateur. « Bah ! dit-il, je vais empaqueter la chose et je la jetterai n'importe où. » L'empaqueter ? Dans quoi ? Il démarquerait bien ses mouchoirs ; mais si la blanchisseuse reconnaissait le linge... à la Morgue. Une blanchisseuse qu'ils avaient depuis cinq ans. Encore la faute de sa femme ! Qui lui aurait dit qu'un jour son existence pendrait à ce fil ?

Enfin, il ne pouvait faire autrement. Après une nuit d'insomnie, il se résolut à faire le paquet et sortit. Il pensait que certains assassins, dont les noms lui revenaient en mémoire, avaient dû sortir comme ça ! Il n'avait pas fait vingt pas qu'il rencontra son ami Ratinois, joyeux, éclaboussant tout le monde de ses éclats de voix. On se retourna. C'était bien le moment !

« Tiens, tu as acheté un melon ! » tels furent les premiers mots de Ratinois.

Un melon ! Il appelait cela un melon ! Cornouillet n'avait aucune raison d'estimer la personne dont il portait sous le bras un des morceaux essentiels, mais il avait des principes et ce manque de respect à un mort le froissa. O comble d'humiliations, il fallait bien dire comme Ratinois ! Dame, s'il disait non, il connaissait Ratinois, ça n'était pas fini.

Il avoua donc que c'était un melon.

Un melon ! Heureusement encore qu'il avait mis le pied dans sa poche.

Comme ça se trouvait ! Ratinois venait chercher les Cornouillet pour aller à la campagne, chez lui, à Champigny. Comme Cornouillet s'y amuserait ! Il fallut rentrer : le coup était manqué.

Madame Cornouillet s'empressa d'accepter l'invitation et Toto en fut enchanté.

« Après tout, se dit Cornouillet, à la campagne je pourrai l'enfouir dans quelque coin ou la jeter à l'eau... pour amorcer. C'était horrible !

Il fit un paquet qu'il mit dans un petit sac de voyage qu'il ferma tant bien que mal.

« Qu'emportes-tu là ? dit Adélaïde, c'est pour la pêche ? » Il soupira et répondit : « Justement, c'est pour la pêche ! » Et au dedans il se sentit misérable.

En route pour la gare, il était triste et ne se sépara pas de son sac. Il se disait : « Comme c'est léger la tête d'un homme ! » Il se voyait déjà à la pêche : comment jette-t-il ça ? Et Ratinois qui ne pêche pas et qui le blague en lui disant tout le temps : « Ça mord ! ça mord ! » Et ces deux syllabes, d'accord avec sa pensée, lui semblaient funèbres.

On arriva à la gare de Vincennes avant l'heure. Pensif, Cornouillet s'assit sur un banc et mit à côté de lui son sac, qu'il n'osait regarder, crainte d'éveiller quelque soupçon. Vint le moment de prendre les billets. Que faire ?... Ratinois était bien capable d'ouvrir le sac. Il le prit donc avec lui et alla se ranger à la queue. Son tour arrivé, il posa le sac à terre pour sortir son porte-monnaie de sa poche. Quand il eut pris ses billets et qu'il se retourna, plus de sac ! Un pick-pocket l'avait subtilisé : sans doute ce grand blond qui était derrière lui et qui avait un fort accent anglais. Cornouillet fut d'abord effrayé, puis joyeux : « Montons ! montons ! ça va partir. »

— Et ton sac ?

— On me l'a volé.

— Ça te fait rire ?

— Je renonce à la pêche.

Epilogue.

Monsieur, vous m'avez succédé dans le logement que j'habitais. J'y ai laissé, dans l'armoire de la cuisine, je crois, un crâne et un pied complet que je vous serais reconnaissant de m'envoyer par petite vitesse.

Recevez, Monsieur, etc.

T. UNEMOULE, étudiant en médecine.

Suivait l'adresse. — Cornouillet comprit tout. Aussi a-t-il envoyé 50 francs au dit étudiant, sans en rien dire à sa femme. Il n'ira plus au théâtre, et retrouvera, en peu de temps, par cette économie, la somme ci-dessus.

Paris, 7 septembre 1881.

LÉON BOHREN.

Dè Bussegny à Lozena.

D'a premi que lo tsemin dè fai allâvè tant qu'à Lozena, on bravo citoyein que dévesâi alla pè la capitâla, s'ein va po preindrè lo trein à Bussegny. Sè peinsâvè que n'arâi pas fautâ dè s'arrêtâ pè Creçy po bâirè quartetta dè villio, que sarâi adé